

Asticou

REVUE D'HISTOIRE DE L'OUTAOUAIS

Cahier n° 31

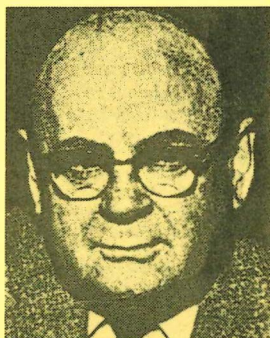
Décembre 1984



RAOUL DÉZIEL



WILFRID SANCHE



RENÉ PROVOST

Trois grands pionniers du Théâtre de Hull.

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Place du Portage, Hull, (Québec)
J8X 3X5



La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixée dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

- a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;
- b) recueillir, classer et conserver tous les ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;
- c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;
- d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;
- e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

COMITÉ DE LA REVUE

Rédacteur: Dr. L.-M. Bourgoin, A.M., Ph.D. O.D.

Administration et abonnements: Monique Larouche-Depratto

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président: Dr. Louis-Marie Bourgoin

Vice-président: Guillaume Dunn

Trésorière: Noëlla Dufresne

Secrétaire: Me Marie-Thérèse Marcil-Bourgoin

Archiviste: Georgette Mantha

Administrateurs: Ephrem Boudreau, Monique Larouche-Depratto,

Antoinette Boiny-McKennon

Arthur A. Guertin

SOMMAIRE

Sommaire	1
Avant-propos	Louis-Marie Bourgoïn... 3
Cent ans de théâtre à Hull	Henri Saint-Jacques... 4
Hull, ce nom	Louis-Marie Bourgoïn... 7
La Grande Rivière et les Outaouais d'après les voyageurs	
du XVIIIème siècle	Achille Joyal... 10
Deux poèmes de l'Outaouais	27

AVANT-PROPOS

IN MEMORIAM: Notre société historique déplore en la mort de M. Joseph Jolicoeur le 18 novembre 1984, la perte de l'un de ses membres des plus prestigieux. M. Joseph Jolicoeur s'est occupé de la *chose historique toute sa vie. Notre société a édité et publié de lui, HISTOIRE ANECDOTIQUE DE HULL*, en 2 volumes. À la famille en deuil, notre société offre ses condoléances les plus sincères.

Notre revue Asticou entend marquer le centenaire de l'existence du théâtre à Hull par un article très intéressant sur le sujet. L'auteur nous livre des détails très pertinents en la matière.

Le nom de Hull nous vient d'où? L'article en question entend régler cette interrogation une fois pour toujours. Fin des illusions!

Les amérindiens qui ont donné leur nom à notre rivière Outaouais, font l'objet d'une longue étude bien documentée. L'espèce de mystère qui entoure ce nom Outaouais, se trouve ainsi levée.

La revue se termine par la présentation de deux poèmes de chez-nous bien sentis du temps jadis.

Dr. L.-M. Bourgoïn, Ph. D. O.D.
Rédacteur

CENT ANS DE THÉÂTRE À HULL

Le 26 octobre 1884 avait lieu l'inauguration de la salle de l'Institut de l'Oeuvre de la jeunesse. Construite par les Révérends Pères Oblats, cette salle de 100' x 70' pouvait accueillir quelques 500 spectateurs. La pièce "*EXIL ET PATRIE*", un drame en 5 actes, écrite par le Révérend Père Hamond de Montréal, fut jouée à l'occasion de la soirée d'inauguration de la salle de l'Oeuvre de la jeunesse marquant ainsi le début du théâtre à Hull et, pendant quinze années, cette salle fut le lieu du théâtre hullois. Suite à cette soirée, naissait *LE CERCLE DRAMATIQUE DE HULL* sous la direction de T.P. Sabourin et le 14 décembre 1884 l'on jouait "*LE FORGERON DE STRASBOURG*". À titre d'exemple, d'autres groupes se forment; *LE CERCLE EXELSIOR*, *LE CERCLE DRAMATIQUE DES CHEVALIERS DU TRAVAIL* et *L'UNION INDÉPENDANTE* en 1895.

Le 10 novembre 1899, le *CERCLE DRAMATIQUE DE LA GARDE DE L'ÉPÉE DE LÉON XIII* fait ses débuts, mais malheureusement, le 26 avril 1900, la salle de l'Institut de l'Oeuvre à la jeunesse brûle en même temps que près des 2/3 de la ville de Hull et le cinquième de la ville d'Ottawa dans l'incendie du Grand Feu de Hull. À cette époque, l'éclairage de scène se faisait par lampes à l'huile avec réflecteur. Malgré cela, le théâtre a continué.

Dès 1901 le *CERCLE DRAMATIQUE* se réorganise puis, l'année suivante (1902) c'est au tour du *CERCLE DRAMATIQUE ET ATHLÉTIQUE DE LA GARDE D'ÉPÉE DE LÉON XIII* sous la présidence de Lorenzo Leduc. Et en cette même année, l'on fonde le *CERCLE DRAMATIQUE DES JEUNES GENS*. Les vedettes-théâtrales de l'heure et aussi pionniers du théâtre hullois étaient alors: Arthur, Joseph et Damien Caron, Arthur Riel, Emery Frechette, Joseph Provost et John Schingh. Le 30 mai 1903 avait lieu l'inauguration de la *SALLE NOTRE-DAME* avec 824 fauteuils; cet endroit fut l'âme du théâtre hullois pendant 42 ans. Mais la salle Notre-Dame n'est pas le seul endroit où se joue du théâtre maintenant.

Le 14 février 1908 le *CERCLE DRAMATIQUE ET LITTÉRAIRE DE SAINT-RÉDEMPTEUR* fait ses débuts dans son théâtre paroissial. En 1909, c'est l'avènement du *THÉÂTRE ODÉON* où s'installe *LE CERCLE DRAMATIQUE DE WILFRID SANCHE* jusqu'en 1917.

1910 marque la fondation du *CERCLE ST-JEAN* qui se produit pendant une douzaine d'années sur les planches des théâtres de l'Outaouais. Le 26 octobre 1922, le *CERCLE ST-JEAN* présentait son dernier spectacle avec la pièce "Jean Renaud".

1933, la radio arrive en ville et qui dit "radio" dit "radio-théâtre". En cette même année, sur les ondes de C.K.C.H. le public pouvait entendre "*LE PETIT THÉÂTRE DE L'OUTAOUAIS*". Après douze ans

d'absence, Ernest St-Jean revient au théâtre en fondant *LE GROUPE ST-JEAN*, suivi du *CERCLE MARIE-JEANNE*; ce dernier était un groupe théâtre mixte.

En 1940, c'est au tour de René Provost, (fils de Joseph) de fonder son propre groupe "*LES AMIS ENREGISTRÉS*" avec Jean Alie, Paul Fréchette, Paul Sabourin, Guy Provost, Germaine Séguin et Laura Talbot.

En 1945, René Provost a une idée: fonder une école d'art dramatique. Le 15 septembre 1945 avait lieu la première réunion officielle de l'École d'Art Dramatique au local de l'Ambulance St-Jean, sur la rue Dupont.

En 1949 l'on construit un auditorium à l'école technique de Hull qui deviendra le siège social de l'École d'Art Dramatique de Hull. L'E.A.D. fera une dernière saison en présentant "*Le don d'Adèle*" de Barillet et Gredy dans une mise en scène d'Eugène Laurin au début de 1967.

En 1949, la radio de C.K.C.H. présentait à son auditoire "*RADIO-THÉÂTRE LAROCQUE*" et, en 1958, c'était "*THÉÂTRE DU LUNDI*" pour ne citer que ces deux productions locales. Il faut dire que le poste C.K.C.H. retransmettait aussi à cette époque les populaires radio-théâtres montréalais tel "*Un homme et son péché*".

En 1950, regroupant des membres de la Société Radio-Canada ainsi que du poste C.K.C.H., s'ajoutait le "*THÉÂTRE DU PONT NEUF*".

De 1957 à 1963, le théâtre occupe un ancien édifice construit en 1892 et situé dans l'actuel parc Laurier et baptisé "*LE GRENIER*", reconnu comme étant le théâtre le plus intime de la région avec ses 50 places: Le théâtre du Pont Neuf avait pignon sur rue.

En 1952, c'est la formation des *DÉVOTS DE LA RAMPE* sous la direction de Pierre Patry travaillant en collaboration avec la compagnie des Trouvères. René Provost, qui était aussi mélomane, décide de présenter un abrégé d'opérette pour célébrer le 20e anniversaire de la fondation de l'École d'Art Dramatique de Hull.

En 1965 naissait alors le *THÉÂTRE LYRIQUE DE HULL* qui existe toujours sous la présidence de Madame Jacqueline Martin.

Fin des années '60, un café-théâtre ouvrait ses portes *LE BINIOU* où le *THÉÂTRE DE L'ARLEQUIN* présentait plusieurs spectacles. Vous souvenez-vous du *SECRET DU CAPITAINE HULL-UBERLU*? C'est en septembre 1971 que la *TROUPE DU SOLEIL* présentait cette pièce au *BATEAU-THÉÂTRE L'ESCALE*. Arrivé au quai de Hull le 28 septembre 1969, il repartait au printemps 1973. Cet ancien traversier, transformé en salle de spectacle flottante avec deux bars et une salle d'exposition, fut pendant quelques années le centre

de la vie culturelle à Hull.

Le 11 janvier 1974, la ville de Hull inaugurerait officiellement le *THÉÂTRE DE L'ÎLE*, mais le 19 février 1974 un incendie détruisait l'extérieur. Aussitôt les démarches nécessaires à la reconstruction furent entreprises.

Depuis le printemps 1976, Gilles Provost est directeur artistique du Théâtre de l'Île. Entretemps naissait le théâtre de l'*ACCROC*, troupe professionnelle de théâtre pour enfants et pour adultes.

En septembre 1981 le théâtre de l'Accroc cessait toute activité à cause de difficultés financières.

En 1975, c'est au tour de Marie Vachon d'entreprendre de fonder une troupe de théâtre professionnelle dans l'Outaouais, le *THÉÂTRE DES FILLES DU ROY*. Depuis ce jour, la compagnie ne cesse de produire et de créer.

En 1978, le Théâtre des filles du Roy s'installe au 430 boulevard Taché à l'ancien édifice de l'orphelinat Ville-Joie Ste-Thérèse. Le théâtre à Hull, ce n'est pas seulement une troupe et une salle: c'est toute la population avec toutes ses formes. À commencer par le théâtre-étudiant. Combien d'écoles aujourd'hui présentent (pour Noël ou la fin de l'année scolaire) un spectacle préparé par les étudiants?

En 1971 et 1972, il y avait l'*A.O.R.T.E.* (Association outaouaise régionale de théâtre étudiant) qui présentait son festival au bateau-théâtre l'Escale. Puis, malgré les hauts et les bas, le *T.E.C.* (théâtre étudiant du Cégep) qui vit toujours. Le théâtre pour enfants avec la *TROUPE DU CLIN D'OEIL*, la *TROUPE DU SOLEIL*, *LES MARIONNETTES DE PAUL LATREILLE* ou *LES MARIONNETTES GÉANTES DU THÉÂTRE DE L'ACCROC*, *LE THÉÂTRE DES PISSENLITS*. C'est aujourd'hui le théâtre des Filles du Roy, le Théâtre de l'Île, Am-Stram-Gram.

Et le théâtre amateur, communautaire, il s'en fait chez-nous presque dans chaque quartier, de la maternelle aux gens de l'Âge d'Or. Dans les écoles, les clubs sociaux, les associations. Les gens de Hull aiment le théâtre et l'encouragent. Ça fait 100 ans que ça dure!

Henri Saint-Jacques

HULL, CE NOM

Le nom de Hull, imposé à cette ville de l'Outaouais, n'est pas sans nous intriguer considérablement. D'où vient ce nom? Qui nous a affublés d'un nom si britannique alors que la population de cette ville est presque entièrement francophone? Pour quelles raisons on l'a fait?

Ce qui semble mystérieux dès l'abord, s'explique facilement si l'on ouvre un bon livre sur l'histoire du Canada. L'année 1759 sonne aux oreilles des francophones du Canada comme une année des plus lugubre. C'est l'année de la grande défaite. Et nous voilà les grands vaincus de la guerre de sept ans. Ainsi il est facile à comprendre que le nom de Hull est un nom imposé par le conquérant britannique. Le grand vainqueur de la guerre de sept ans entend nommer les lieux de sa conquête selon ce qu'il est. L'on comprend facilement que Hull est un nom imposé aux vaincus de la vallée du St-Laurent par le conquérant britannique.

En conséquence pour comprendre cette appellation de Hull, il nous faut donc remonter à la conquête du Canada par l'Angleterre dans les années 1760.

PREMIÈRE CONSTITUTION CANADIENNE

En 1763, il y eut le traité de Paris qui mit fin à la guerre de sept ans, mais pour les francophones du Canada, il y eut le 6 octobre 1763, la *PROCLAMATION ROYALE*. C'est la première constitution canadienne. Par cette proclamation, l'Angleterre entend nous refaire le portrait c'est-à-dire nous britanniser, nous angliciser, nous protestantiser. Le conquérant entend mettre à ses pieds la population conquise et la mouler selon ses desseins.

Vae victis, malheur aux vaincus. C'est la disparition des lois françaises, du régime seigneurial, de la religion catholique.

Le colon français sera jugé selon les lois anglaises. Les seigneurs voient leurs droits et privilèges abolis. Le clergé n'a plus le droit de communiquer avec Rome, ni même de percevoir la dîme. Le conquérant se propose de faire venir de la Nouvelle-Angleterre 60,000 colons anglo-protestants pour lui permettre de balancer la population locale et de réaliser ses objectifs.

L'ACTE QUÉBEC EN 1774

Le conquérant britannique n'a pas réussi dans ses projets. Il lui fallut reculer et remanier la machine principalement en raison de l'agitation qui secouait la Nouvelle-Angleterre. En conséquence il lui fallait se gagner la confiance et la sympathie de la population française du Canada. Ce qui nous valut l'*ACTE DE QUÉBEC* de 1774. Alors c'est le rétablissement des lois civiles françaises, la

reconnaissance du clergé et de son droit à percevoir la dîme, le rétablissement du régime seigneurial avec droits et privilèges des seigneurs. Il y avait à l'époque environ 130 seigneuries localisées autour de Québec, Trois-Rivières, Sorel et Montréal. Mais tout le reste du territoire fut appelé *CROWN LAND*.

LES TOWNSHIPS

Le conquérant britannique entend quadrillé le Canada en créant des townships ou cantons c'est-à-dire en divisant le *CROWN LAND* en carré d'environ 10 milles de côté. Ces townships sont subdivisés en concessions (rangs) qui, à leur tour, sont divisées en lots.

Ici dans l'Outaouais, il y eut plusieurs townships (cantons) dont l'un reçut le nom de Hull. Ainsi le conquérant entend nommer le territoire selon ce qu'il est. Il refuse les appellations locales. Pourquoi tous ces noms britanniques? Le conquérant entend britanniser sa conquête. Ainsi le nom de Hull fait partie du projet de britannisation du conquérant.

D'ailleurs à peu près tous les townships (cantons) ont reçu des appellations britanniques. Le service d'arpentage du conquérant n'a pas agi par caprice ou fantaisie mais selon un plan prédéterminé en haut lieu. Ici dans l'Outaouais, l'on relève des noms bien britanniques, Aldfield, Huddersfield, Masham, Ripon, Chelsea, Wakefield.

Le conquérant refuse les appellations locales du régime français. Ici aux *CHAUDIÈRES*, nom du régime français, les fonctionnaires de sa Majesté britannique imposent le nom de Hull vers 1790 lors de la fondation du township de Hull.

Hull ou mieux Kingston upon Hull est le nom d'une ville de Grande-Bretagne dans le Yorkshire sur la côte est de l'Angleterre. C'est aujourd'hui une ville de plus de 300,000 habitants.

À la veille de la fondation de la ville de Hull en 1875, ce secteur du township s'appelait le village de Hull, village de fait seulement. Le francophone de l'époque n'a pas osé faire valoir ses titres à une désignation bien française. Les anglophones dominaient le territoire au point de vue économique. Alors que la population de Hull en 1875 est d'environ 6,000 habitants dont 80% sont francophones, les propriétaires du sol sont à peu près tous anglophones et ne sont qu'une dizaine. Les francophones vivaient à loyer sous le régime du Constitut.

À NOUVELLE RÉALITÉ, NOUVEAU NOM

Le nom de Hull est celui que nous a imposé le conquérant britannique. C'est le nom des vaincus de 1760. Mais nous en sommes sortis de cette condition. Heureusement. Il est temps d'avoir un nom historique qui correspond à notre situation actuelle, *NOM DE LA*

RECONQUÊTE ET DE LA PRISE EN CHARGE DE NOTRE DESTINÉE. Ce nom qui revient le plus facilement, est celui de *REBOUL*. En effet le Père Reboul est le seul homme qui a travaillé ici même dans tous les domaines et toutes les directions. C'est lui en tant que fondateur et animateur hors pair qui doit être considéré comme le fondateur de la ville de Hull. Avec lui Hull fut une mission, une paroisse, une ville. Décédé en 1877, ce fut un deuil municipal et même régional.

REBOUL a été l'homme du religieux, du municipal, du scolaire, du social, homme de chantier, homme fort. Ce fut en un mot l'homme qui par excellence émerge de son milieu de vie.

Louis-Marie Bourgoin

BIBLIOGRAPHIE

LUCIEN BRAULT, Hull 1800—1950, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1950.

GASTON CARRIÈRE, o.m.i., Le Père Louis Étienne Reboul, o.m.i. Éditions de l'Université d'Ottawa, 1959.

EN COLLABORATION, Histoire du Québec, Éditions France-Amérique, Montréal, 1977.

CHRISTIAN MORRISSONNEAU, Toponymie et francisation, Bulletin La francisation en marche, août 1984, Office de la langue française, Montréal.

LA GRANDE RIVIÈRE ET LES OUTAOUAIS d'après les voyageurs du XVIIe siècle

INTRODUCTION

On dit que l'histoire se répète chez les Amérindiens; les autochtones du Brésil et du Canada subiraient le même traitement, mutatis mutandis, que leurs ancêtres des XVIe et XVIIe siècles. Il serait plus exact d'observer qu'elle *SE CONTINUE* sur la même lancée; les grands mouvements de l'histoire, d'Europe et d'Amérique en tout cas, semblent se prolonger après des millénaires, notamment dans les migrations et les échanges commerciaux.¹

Faut-il croire les théories de la géopolitique? Si la configuration de la terre peut orienter l'évaluation des communautés organisées, le morcellement de la Grèce étant "prévisible" en quelque sorte, dans l'Antiquité, de même que l'unification réussie de la France et de la Chine modernes. Prenons garde aux excès du déterminisme, cependant: la terre ne mène pas les hommes.

Chez les Amérindiens du Canada oriental, on est surpris de constater la présence d'une rivalité de confédération analogue à celles des États-Unis et du Canada d'aujourd'hui: les Cinq-Nations iroquoises occupent l'État de New York, à l'ouest de l'Hudson, séparés, par les lacs Érié et Ontario, de l'ensemble plus libre des nations septentrionales gravitant autour des "Andaoua", dans le Nord-Ontario.

Coïncidence? Continuité historique due à la géographie? Toujours est-il que le centre du pouvoir se trouvait à proximité des Grands Lacs, chez "nos précurseurs" les Indiens; que l'actuelle rivière des Outaouais, éponyme de la capitale nationale, était la "voie réservée" des principaux animateurs d'une confédération chasseresse et sédentaire, les "Outaouais"².

Tout se passe comme si la grande rivière avait une vocation centrale depuis toujours, par la nature des choses; comme si la rivalité canado-états-sunienne, maintes fois ranimée depuis 1775-76 et 1812-13, était inscrite dans la géographie, suivant un axe nord-sud pour le Québec, plutôt de l'Ouest à l'Est pour l'Ontario.³ S'agit-il d'une constante?

Sortons vite, lecteur, de cette généralisation, car l'occupation de la vallée outaouaise a changé la face du pays d'une simple transition, la rivière est devenue un centre de pouvoir. C'est l'élément nouveau, dû à la décision d'une reine anglaise, Victoria, qui change la règle du jeu. En principe, nous devrions donc nous considérer, ici, comme les amis du prince, puisque nous vivons près de la "cour"; en réalité, dans l'Outaouais québécois, et francophone des deux rives, on sait que le syndrome du "no man's land" est plutôt répandu,

contrairement au sentiment d'assurance manifesté par les conquérants d'Ottawa (Les "shiners", dans la légende locale de Joe Montferrand).

L'Outaouais d'autrefois, sillonné par les "marchands" et les Hurons leurs alliés, experts dans la technique, apparaissait déjà comme un pays incertain, un peu désordonné dans la configuration de ses rives; une zone humide, très verdoyante, quelque peu inquiétante, comme la nature exubérante de la Colombie espagnole⁴ et du Vénézuéla.⁵ tout Québécois de l'est éprouve une impression du genre à sa première visite de la rive nord, passée Gatineau.

Pourquoi les voyageurs français du "Grand siècle" ont-ils réagi, de 1613 à 1701, comme leurs successeurs d'aujourd'hui? Pourquoi Champlain trouve-t-il dangereux le courant des chutes de la Chaudière, trop humide le climat d'Aylmer, où l'un des lotissements porte aujourd'hui son nom? Tout résidant de la capitale, - "hulloutaouais", devrait-on dire - pourra mieux comprendre la "mentalité" des "vieux Outaouais", d'une part façonnés par le milieu naturel, et les sensations particulières, l'air du pays, les effluves subtiles de ce confluent de trois cours d'eaux, en relisant les notes de voyage des pionniers français.⁶

Nous présenterons les témoignages dans un ordre logique et chronologique. Après un aperçu des premières impressions (Champlain, un récollet, des jésuites) nous observons "l'influence de la terre sur les hommes", en suivant les migrations des "Outaouates" et leurs contacts, pacifiques ou guerriers, avec leurs voisins des quatre points cardinaux; enfin, "les tâtonnements d'une civilisation précolombienne" formeront un chapitre d'analyse anthropologique (mercantilisme, pacifisme, hospitalité, vie sexuelle, religion).

LA GRANDE RIVIÈRE

On sait que la "grande rivière" fut la première voie de pénétration, vers l'Ouest, des explorateurs français du XVIIe siècle. Elle servit surtout de 1613 (Champlain se rend à l'Île-aux-Allumettes) à 1649 (le père Brébeuf meurt en Huronie, près du pays des Indiens outaouais).

Malgré ses nombreux portages, qui la firent abandonner au profit des lacs (Ontario, Érié) elle fut la principale "grand'route" vers le pays des Hurons, jusqu'à la destruction de leurs établissements (1649); lors des incursions iroquoises, par exemple en 1687, le trajet de Niagara eut quand même la préférence, de sorte qu'on doit parler de "voie principale" pour un demi-siècle seulement.

VISITEURS DU XVIIe SIÈCLE

Les premiers visiteurs européens connus⁷ furent Étienne Brûlé (1610), Champlain, (1613, 1615) le frère récollet Sagard (1623) puis

différents pères jésuites (Brébeuf, 1625).

On sait que Brûlé, précurseur du grand fondateur, fut très bien accueilli, mais on n'a pas d'écrits de lui; Champlain nous dit lui-même la façon dont les "Algonquins" tirent leur subsistance de la terre et de l'eau, mais sans trop insister sur leur hospitalité, malgré ses "préjugés favorables" aux Amérindiens de toutes couleurs.⁸

Le franciscain Gabriel Sagard avait une formation humaniste analogue à celle du compagnon d'armes de Henri IV, mais il sut mieux discerner la psychologie des peuples. Vivant à la merci des autochtones, plus encore que les explorateurs, les missionnaires étaient à même d'observer les moeurs de près, tranquillement, sans avoir à sauver les apparences à titre de représentants du "puissant roi de France".

Que nous dit le naïf et direct "Théodat"? Il distingue les "Weskarini", ou Algonquins (qui ont donné leur nom, chez les Français à l'ensemble des tribus "algiques" du nord de l'Outaouais et du Saint-Laurent) de la Petite-Nation, d'une amabilité souriante et calme, des Algoméquins de l'Île-aux-Allumettes (région de Pembroke-Fort-Coulonge). On verra que Sagard n'y va pas de main morte.⁹

Les insulaires forment "le peuple le plus revêché, le plus superbe et le moins courtois de tous ceux que j'ai vus". Il a même noté leur capacité de mentir: pour faire rebrousser chemin aux commerçants hurons qui descendaient vers Québec, ils osent affirmer: "La flotte de France a péri en mer".¹⁰ C'est le même stratagème qui fit rebrousser chemin au trop crédule Champlain en 1613, frustrés sans le savoir- de la découverte de l'Abitibi-Témiscamingue et de la Baie James. Nicolas du Vignau (1612) avait donc découvert cette mer sans être crû; même la science géographique exposait à l'inquisition!

Ces gens-là exigent un lourd péage des marchands hurons et français, en profitant de la position de leur île; ils sont peu courtois (ch. 357) même effrontés, arrogants (358) ou moqueurs (350).¹¹ Après le séjour agréable chez les Weskarini¹² (actuelle région de Papineauville) gens "d'une humeur tellement accommodante, douce et pleine d'honnêteté", sédentaires qui vivent du fruit de leur travail au lieu de prélever des marchandises chez les voyageurs, le bon frère avait bien raison de s'étonner du changement.

Heureusement, la beauté du pays compensera ces expériences¹³: entre Mattawa et Pembroke, au retour, il admire falaises et rochers (cf. Chalk River) ch. 351; les maisons installées en hauteur, près de l'île inhospitalière, ch. 356; le saut de la Chaudière (ch 363) et les chutes Rideau (ch 364) qui permettent le passage à sec (sous la plus grande) ont émerveillé le premier religieux de l'Outaouais. Pourtant, il a remarqué des terrains marécageux (ch.

354), l'humidité de l'air, due aux longues pluies dans une végétation forestière, parfois accrue par le "poudrin" des chutes (ch 362, à Hull). C'est un pays aux innombrables "sauts" où l'on trouve difficilement son chemin; difficile à baliser, donc plutôt déroutant pour un voyageur en canot (ch 352). En résumé, le bon frère est à la fois charmé, désorienté et dépaysé: "Nous changeâmes souvent de chemin, allant et retournant des Hurons à Québec."¹⁴

On sait que la description reste un peu idyllique, puisque les épreuves de son prédécesseur et de ses successeurs en disent plus long. Ainsi les *RELATIONS* signalent que la rivière est un détour pour éviter les embuscades iroquoises, mais qu'elle ne met pas les voyageurs parfaitement à l'abri (Brébeuf, éd. 1972, p. 25). D'autres parlent du harcèlement des moustiques: "Les terres y sont meilleures: (i.e. qu'à Québec) les arbres mieux nourris, les prairies en abondance, etc... mais les maringouins sont les petits dragons qui gardent ces belles pommes d'or, "écrit le père Paul Le Jeune".¹⁵

De Québec au pays des Hurons (baie Georgienne) on compte 35 portages et 50 "traînées" pour les canots.¹⁶ Des peuples assez divers habitent les rives d'un cours d'eau sans nom: Ouaoeuchkairini (ou Weskarini, pour être clair) Kichesipirini, ou "sauvages de l'île", Katokoutouemi (Fort Coulonge) Kinouchepirini (Pembroke) et Mataouchkarini, où l'on reconnaît facilement les "Weskarini de Mattawa..."¹⁷.

La "grande rivière" demeure pourtant anonyme, ou mal nommée. On l'appela "Rivière des Prairies", à cause de l'aspect de ses rives en aval de Lachute; "grande rivière des Algonquins", ce qui marque trop sa longueur; enfin, les "Outaouacks" la déclarèrent "réservée" à leur trafic, de sorte qu'elle porta le nom d'un peuple situé loin de ses eaux, dans un autre bassin fluvial.¹⁸

LES OUTAOUAIS

Ces Indiens Outaeté, Outaouans, Outaouates ou Ondatoua (il est d'autres variantes) n'ont jamais habité l'Outaouais, pas plus que les Russes n'avaient colonisé l'Afghanistan dans l'histoire ou que les Britanniques n'ont découvert les Malouines. Il s'agit là d'une simple appropriation par l'arbitraire, selon le principe du conquérant: "Otez-vous, que je m'y mette", et "Honni soit..."¹⁹.

C'est uniquement par le bon plaisir de ces marchands des Grands Lacs, voisins des paisibles Hurons qui leur transmettaient, par osmose, les techniques des Iroquois, que la grande rivière fut déclarée "la voie de passage" de ces Messieurs des pays d'en-haut.²⁰ L'appellation d'un cours d'eau du nom d'un lointain usager, le peuple des "Algonquins supérieurs", n'est pas une exception: pensons à la "rivière" des Français, chemin de la Huronie, ou encore à la rivière "Mohawk", dans l'État de New York.

ORIGINE

D'où provenait donc le peuple éponyme de la capitale canadienne? Les Ondatowawat, d'après une variante lexicale,²¹ étaient originaires de la région de Kenora, au nord de la baie Georgienne. Surnommés "Cheveux-Relevés" (+ Outaouaks) ils habitaient près des sources du Saint-Laurent, vers le centre du Canada.²²

Étant de la branche ojibway ou "chippewa",²³ ils se rattachent à la grande famille algonquine, que l'on croit originaire de l'est des Grands Lacs, peut-être même du golfe Saint-Laurent.²⁴

MIGRATIONS

Pourquoi les trouve-t-on en mouvement vers l'ouest? C'étaient des Algonquins qui avaient détourné Champlain de son projet d'explorer l'Outaouais supérieur, en 1613; de l'île aux Allumettes, ils émigrent rapidement vers les confins du Manitoba, pour aller chercher les précieuses fourrures qu'achètent les Français. On les trouvera jusqu'à l'île Michillimackinac, à la Baie Verte sur le Michigan, à côté de leurs amis Illinois, et même près du Mississippi, aux prises avec des Sioux.²⁵

Accompagnant toujours les Hurons, ces sédentaires à la recherche d'une terre promise, les Outaouais servent d'intermédiaires; commerçants dans le genre des Phéniciens de l'Antiquité, ils ont aussi beaucoup de sens politique, assez pour fonder une confédération qui leur assurait un marché articulé. Leur nom ne signifie-t-il pas précisément "qui achète et vend"?

Ceux de la région de Kenora voulurent établir un centre du type des Cinq-Nations iroquoises, qu'avait-elle-même son siège près de l'actuelle Syracuse (N.Y.) Un père jésuite raconte:

"Ces peuples nous assurent d'une résidence sur un autre lac, à trois ou quatre cents lieues d'ici (i.e. de Montréal) près duquel, dès cet hiver, ils doivent abattre le bois pour y habiter et *FAIRE COMME LE CENTRE DE PLUSIEURS NATIONS*, qui ont déjà paru ou qui s'y rendront de divers côtés".²⁶

Ainsi, fixés récemment dans une grande région pluriraciale, pour ne pas dire "multiculturelle" les "trafiquants" des Grands Lacs pouvaient apparaître aux Hurons et aux autres nations moins puissantes, sont les Anglo-Saxons chez nous depuis deux siècles pour tous les autres peuples du Canada.²¹ On sait que les "Cheveux-Relevés" s'imposent à leurs voisins immédiats par leur apparence physique: ils ne craignent pas le scalp, mais préservent une abondante chevelure à l'europpéenne. On sait qu'ils affrontent périodiquement les Iroquois au sud-est (État de New-York actuel) et les Nadoüessioüeks à l'ouest,²⁸ ce qui représente un exploit de

mobilité géographique, en son temps²⁹. Enfin, travaillant à l'avant-garde avec les commerçants européens, ils vont s'associer habilement aux Hurons, plus raffinés dans les techniques de production et de transport.

Les Outaouais rassemblent des tribus diverses, communiquant naturellement avec les autres Chippewas, puis avec les Algonquins d'autres dialectes, en élargissant progressivement l'usage de leur langue.³⁰ Cependant, les affinités lexicales s'arrêtent au sud: les Hurons et leurs cousins ennemis iroquois parlent une langue très différente, appuyée sur le prestige d'une civilisation matérielle avancée; qui donc parlera la langue de l'autre?

MULTILINGUISME

Les plus astucieux ont compris l'avantage du bilinguisme.

"Il semble que les Outaouais ont cédé; les Hurons ne savent ni n'apprennent autre (sic) langue que la leur, soit par négligence, ou pour ce qu'ils ont moins affaire de leurs voisins que leurs voisins n'ont affaire d'eux".³¹

Le frère Sagard a remarqué que les Nipissings, à l'est du Lac Huron, doivent apprendre la langue dominante, tout comme les "Algonquins supérieurs:" alliés des Hurons, ils en sont les élèves au plan culturel, comme les Romains face aux Grecs de l'Antiquité. Mais n'abusons pas des comparaisons: il s'agit d'une puissance régionale et passagère.³²

Étrange évolution que celle d'un peuple entreprenant, éclairé, qui s'impose un moment pour se retirer bientôt au fond de l'Ontario nord. Leur prépondérance a permis l'enrichissement au contact des Français, mais les vapeurs de l'alcool montent vite à la tête... Descendus à Québec en bon ordre avec leurs alliés hurons, des téméraires vont attirer l'attention des Iroquois.

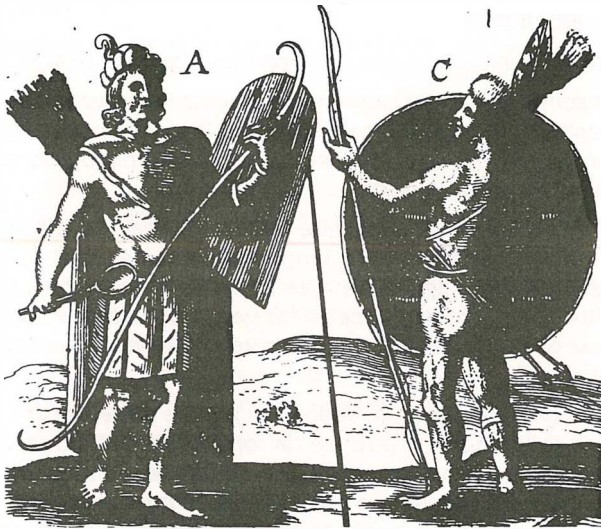
DÉCLIN

En 1654, les Relations notent l'arrivée à Montréal d'une troupe de commerçants indiens, moitié Hurons de la nation du Pétun (+ tabac) et moitié chippewa, dits "Cheveux-Relevés". On sait que les plus fiers des "Ojibways" se distinguaient ainsi parmi leurs cousins ordinaires: "Leur chevelure ne descend point en bas, mais ils font dresser leurs cheveux comme une crête qui porte en haut."³³

Pourtant, les peuples de la "Mer Puante", ou baie James actuelle, allaient retourner affaiblis et terrorisés près du "lac d'eau salée". Ils s'étaient déjà retirés vers le nord, suite à la destruction des villages hurons de la baie Georgienne en 1649; leur rentrée de 1656 assimilerait presque les fiers Outaouais à leurs malheureux alliés.³⁴

Au retour de Québec, ils sont bien avertis d'éviter le bruit, car les

Iroquois les guettent sur la rive sud, de Sorel jusqu'à Ottawa environ. Néanmoins, les 250 "Algonquins d'en haut" et les 120 Hurons, immigrés parmi eux, qui les accompagnent à la traite, s'amuse à tirer du fusil, "étrennant" leurs arquebuses neuves. Le résultat était prévisible: une embuscade iroquoise, - des Agniers, - les surprend à la hauteur du lac Saint-Louis, en tue plusieurs et fait des prisonniers, dont cinq Français: trois "donnés", un frère et un père jésuite, Gabriel Dreuilletes. Allait-on en tirer la leçon voulue?³⁵



Amérindiens "Cheveux Relévés"
d'après un dessin de Samuel de Champlain.

Jugez-en par vous-même lecteurs: quatre ans plus tard des trafiquants outaouais hésiteront à prendre à leur bord des Français, surtout missionnaires, à cause de leur trop grande valeur de rançon, semble-t-il.³⁶ Il faut dire que certains pères très zélés ne craignaient pas de s'inviter, faute d'une requête formelle des Outaouais; signalons également que l'hospitalité n'était pas leur fort, comme on le voit chez tous les peuples tant soit peu dominateurs, à l'inverse des colonisés. Bref, les canotiers n'étaient pas tous prêts à se faire passer... un jésuite: ils préféraient un rameur ordinaire, capable de "trimmer d'une étoile à l'autre", littéralement, sans repos ni repas de la journée.³⁷

Peut-être craignaient-ils d'attirer un mauvais sort en transportant une "robe-noire", avec son curieux petit livre, réputé "magique" pour ces analphabètes, à la vue de signes mystérieux qui les effrayaient.³⁸ Le fait est qu'en 1660 précisément, celle où Dollard résista longuement contre un fort parti d'Iroquois, les Outaouais perdirent trois hommes, "qui s'étaient trop avancés devant le gros des canots": c'était bien des Cheveux-Relevés!³⁹

REPLI

1660 marque le retour offensif des Cinq-Nations de l'Iroquoisie: dès lors, la crainte s'installe chez les alliés des malheureux Hurons. Entamés plutôt que décimés, les Outaouais tirent une leçon de l'expérience d'autrui: ils remontent vers le nord du lac Supérieur.⁴⁰ Après 1663, la présence du régiment de Carignan les rassurera: une partie du groupe reviendra dans les îles du lac Huron notamment à Manitoulin, patrie des "Sable", et dans l'actuel état du Michigan, leur centre de rayonnement pendant trois siècles. Les *RELATIONS* des toutes dernières années nous disent: "une partie des Outaouais sont retournés en leur pays", c'est-à-dire vers le sud du lac Supérieur,⁴¹ par exemple dans l'île d'Ekaentouton.⁴² D'autres préfèrent s'avancer à l'ouest- jusqu'au principal foyer de rayonnement des Jésuites, le poste de Saint-Ignace, redoutant moins les Sioux que l'ennemi héréditaire du sud, les Iroquois, dont ils avaient mérité l'inimitié en s'alliant aux Hurons (1654).

LEUR CARACTÈRE

Ils redevinrent plutôt pacifiques; dans leur tradition mercantiliste,⁴³ il était naturel d'accepter certaines humiliations pour "sauver les meubles". Toujours soucieux d'éviter les terribles "douaniers" de la rive sud de *LEUR* rivière, il leur arriva de montrer l'avantage de la patience sur la force brutale, évitant des pertes inutiles. Un jour, ils assiègent un fortin gardé par un contingent d'Iroquois dix fois moins nombreux qu'eux; attente, jeûne, soif pressent les assiégés. Contraints de s'humilier à leur tour, ils parlementent pour obtenir la permission d'aller chercher de l'eau! En somme, la patience outaouais eut parfois raison de l'orgueil iroquois.

Malgré des puérités, dues surtout à l'ignorance incroyable d'un peuple analphabète, sans contacts suivis avec le reste du monde, les indigènes qui recueillirent une partie des Hurons, cruellement dispersés après 1649, ont su montrer leur bonté d'âme à côté de leur esprit sarcastique traditionnel. Comme les Neutres du Sault Sainte-Marie et les Français de Québec (île d'Orléans, puis Lorette) ils reçurent des réfugiés des massacres iroquois.⁴⁴ Ce ne fut pas toujours sans risque, les Hurons ne montrant pas toute la loyauté attendue.⁴⁵

On cite leur réprobation à l'endroit des Français d'Europe, à l'idée que de nombreux pauvres devaient mendier dans le riche pays de Louis XIV. Cependant, le traitement réservé à leurs visiteurs par quelques capricieux concorde mal avec les principes de la majorité, très hospitalière. C'est là ce que purent observer les pères Ménard, Allouez et Raguenau.

LE PÈRE ALLOUEZ

Claude Allouez vécut pendant 24 ans chez les Indiens des Grands Lacs, entre 1665 et 1689. Il avait une mission d'évangélisation, mais il dut également traduire aux Outaouais les intentions du roi de France et de l'intendant Talon; le fait de servir d'interprète à Saint-Lusson, représentant de la France, qui devrait prendre possession officielle du pays, n'allait pas lui faciliter sa tâche.⁴⁶

Ce jésuite fut le meilleur connaisseur du peuple éponyme de la grande rivière; honoré aux États-Unis comme l'un des pionniers du Wisconsin⁴⁷, cet homme intègre et généreux nous inspire confiance, même dans ses critiques d'un peuple aimé.

Suivons son itinéraire: le 14 mai 1665, départ de Québec après une préparation minutieuse incluant toute l'information disponible, ensuite un voyage relativement rapide - on sait pourquoi - arrivant le 24 août au lac Huron.⁴⁸ Il pouvait se compter chanceux de sa réussite, après la tentative du père Léonard Garreau, tué par les Iroquois dans le même parcours.

Il ne fut pas vraiment maltraité comme son prédécesseur le père Ménard, mais les voyageurs le transportèrent de mauvaise grâce, faisant mine de l'ignorer. Les sédentaires du lac Supérieur, au contraire, vinrent le chercher avec empressement:⁴⁹ il eut même à prêcher devant des assemblées de 7 nations différentes, comptant jusqu'à 800 hommes sous les armes, à l'attention inégale.

Les Outaouais pratiquaient-ils une hospitalité généreuse, comme les Micmacs, Montagnais, Weskarinis et Hurons? C'est le moment de faire la distinction entre des marchands pressés, traqués par des Iroquois menaçants même quand ils restent invisibles, d'une part, et les mêmes Indiens au naturel, dans le confort tout relatif de leurs tentes de peaux. Quelques exemples antérieurs prouvent qu'ils savaient accueillir l'étranger, même français.

En 1656, ceux du nord du lac Supérieur ramènent, après deux ans, deux jeunes Français que le gouverneur avait autorisés à hiverner "pour y apprendre les langues", comme Étienne Brûlé en 1610. Quelques 250 autochtones ramènent leurs hôtes dans le convoi de pelleteries de quelques 50 canots.

Voyons leur degré de satisfaction: À Québec, ils demandent, par des présents symboliques, deux autres Français pour aller

hiverner chez eux et les instruire en diverses connaissances techniques, d'abord; deux missionnaires, ensuite, pour les instruire de la foi. En résumé, "amenez-en, des Français! Nous les aimons bien".⁵¹

II- LES TÂTONNEMENTS DE LA CIVILISATION

On entend parfois, au XXe siècle, des anthropologues de salon affirmer que les Amérindiens possédaient toutes les techniques nécessaires à la vie courante, d'une part et qu'ils ne voulaient "rien savoir" des subtilités de l'homme blanc, d'autre part. Si l'on relisait l'histoire du Canada et celle du Mexique, entre autres, on apprendrait que les Indiens réels, qui n'avaient pas lu Rousseau, étaient assez naïfs de croire que les hommes blancs venus de l'est-fussent-ils de malheureux naufragés, comme dans la légende mexicaine de Quetzalcoat - pouvaient leur apporter quelque chose.⁵²

Nous en avons mille fois la preuve, Cartier en 1535 à Hochelaga, fêté comme un prince de bonté avec tous ses compagnons "portés" sur les bras, jusqu'à la plus récente expérience d'un voyageur dans n'importe quelle tribu indigène des Amériques. L'intérêt pour la médecine est un exemple typique de leur ouverture d'esprit. Si l'on adopte un instant le point de vue d'un malade outaouais chatouillé par le feu sous les ricanements du public, on comprendra leur soif de connaissances pharmaceutiques, même d'origine européenne!

Une médecine radicale

Entre la superstition et la sorcellerie, on ne trouvait guère la troisième voie de la scène, mais souvent une sorte de *PSYCHIATRIE SADIQUE*. Un exemple: pour guérir une fièvre qui paralyse un travailleur, le groupe s'assure qu'il n'y a pas là une maladie imaginaire. On fait marcher le malade sur *DES BRAISES*; s'il se déclare trop faible pour marcher, on le balance tout doucement au-dessus du feu, en lui rapprochant les pieds des tisons, jusqu'à ce qu'il se déclare...guéri.⁵³

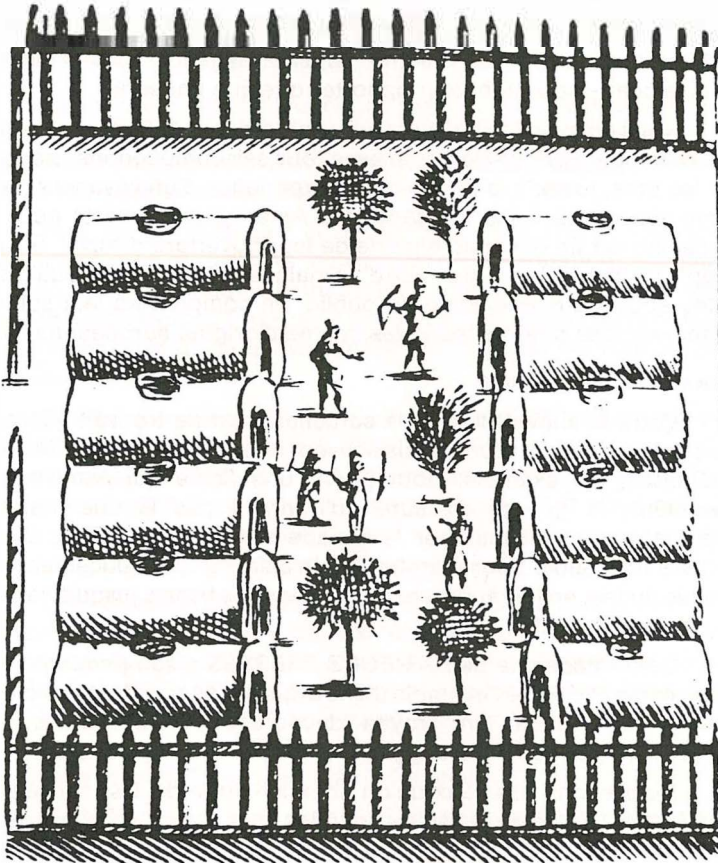
Cette médecine de *RAMEURS PRESSÉS* a son pendant chez les femmes.⁵⁴ On cite l'exemple d'une orgie étalée sous les yeux d'une jeune fille malade; on croyait décourager la fainéantise des "feignants" par de fortes suggestions de plaisir ou de douleur.⁵⁵

Ne prenons pas ceux qu'on nommait autrefois les "sauvages" appellation teintée de racisme - pour des imbéciles: c'est bien ce que supposent les plus ignares "suiveux" du mythe créé par l'aventurier La Hontan,⁵⁶ capables d'admirer bouche bée la dernière élucubration d'un Lévi-Straus. Les vrais Indiens préféraient les vrais remèdes; les utopistes illusionnés, eux, peuvent toujours essayer...le saut de la braise.

Il suffisait à l'étranger de faire ses preuves: à la suite de son

intervention contre un "jongleur", le père Allouez obtint la confiance des Outaouais.⁵⁷ Il put baptiser des enfants et même des adultes, surtout les grands malades, sans provoquer de terreurs superstitieuses associant la mort au baptême, sous prétexte que plusieurs malades étaient morts peu après avoir été baptisés!

Il fallait de la prudence: le père Ménard avait été victime d'une association d'idées illogique, puéride, mais compréhensible chez les Outaouais de 1663. Comme on avait remarqué son empressement à baptiser les enfants mourants, l'ignorante avait sauté aux



Village des Sauvages de Canada.
D'après le baron de Lahontan, 1715.

conclusions... Les Outaouais lui résisteront: il avoue n'avoir baptisé que deux femmes adultes et une veuve.⁵⁸ Grâce à son tact, le père Allouez fut recherché pour la même cérémonie: on se mit à croire que le baptême fortifiait la vie du corps en même temps que celle de l'âme, ayant observé que les enfants grandissaient après...leur baptême!

Les moeurs

On a peine à s'imaginer, aujourd'hui, l'état de la civilisation réelle des Outaouais; nous restons obnubilés par des mirages pseudo-scientifiques et bercés par une littérature utopique remontant au XVI^e siècle. Allons donc aux faits observés par de vrais témoins de la vie quotidienne.

"Ce sont des gens qui n'ont pas de repas réglés, note le père Ménard, racontant son trajet du 28 août au 15 octobre 1663; "nous n'abordions que la nuit et partions avant le jour", sans aucun répit que... les portages.⁵⁹ Quand au sommeil, "ils couchent ordinairement sur des roches et des cailloux inégaux, se contentant de jeter dessus quelques branchages, quand ils en trouvent."⁶⁰ Pour des chasseurs qui livrent à Trois-Rivières quelques 50 canots de fourrures, on peut dire que "les cordonniers sont mal chaussés". Ce n'est pas la seule contradiction qui nous frappe.

Comment s'expliquer cette absence de méthode chez des trafiquants? Ils peuvent concilier la ruse avec l'entêtement, d'après le père Le Mercier: "La dissimulation qui est naturelle à ces Sauvages et un certaine condescendance dans laquelle on élève en ce pays les enfants, leur font approuver tout ce que l'on voit et les empêchent de témoigner jamais rien de contraire aux sentiments d'autrui, quand même, ils sauraient que ce qu'on leur dit n'est pas véritable."⁶¹

Le recours à l'astuce, naturel chez des marchands, s'accompagne donc de la plus grande politesse. Est-ce vraiment une différence d'attitude voulue ou l'absence d'esprit critique? Je crois que seuls les adultes se trouvent dans le premier cas: quant aux enfants, leur habitude de dire "oui" à tout ce qu'ils entendent, provient de leur déférence naturelle envers leurs aînés, de telle sorte qu'ils ne savent pas déclarer leur opposition ou leurs restrictions à l'interlocuteur. Le résultat est le même, apparemment: illogisme.⁶²

Un observateur logique y voit un manque d'esprit scientifique ou encore l'obstination à suivre exclusivement son idée sans entrer dans la perspective de l'autre, ce qui se produit couramment lorsqu'un professeur parle un langage abstrait à ses élèves, par exemple... Voilà pourquoi les "enseignants" de l'Évangile hésitaient tant à baptiser les adultes outaouais: après un gentil "oui, mon père", ils pouvaient retourner à leurs pratiques. Leur manque de maîtrise d'eux-mêmes les rendait sourds à la morale, d'où la nullité de leur

consentement au baptême. Parler de "mensonge" ou de "perfidie", c'est refuser de comprendre une mentalité syncrétique, non rationnelle qui ne tient pas pour acquis le principe de contradiction, mais est toujours prête à danser entre le oui et le non.

Discernant mal le vrai du faux ils laissaient de grands pans de réalité dans l'imprécision, comme ces auditeurs confus qui feignent de comprendre. Inutile de nous demander si leur vie devient plus réglée "à la maison qu'en voyage; comme le sens du temps leur manque, ils vivent tendus. D'autre part, le repos et les joies de la nuit ne sont guère mieux préparés.

Vie sexuelle

L'absence d'unions stables, moins marquée, cependant, que chez leurs voisins, amène d'incessantes rivalités; la polygamie permet des inégalités "féodales", chez des privilégiés enclins à l'exploitation de la femme. Un nommé le Brochet, chef de cette famille, "homme superbe⁶³ et très vicieux, qui avait quatre ou cinq femmes", traita fort mal le pauvre Père.⁶⁴

L'ignorance des lois élémentaires de la nature, jointe à un rythme de vie désordonné, toujours marqué par l'imprévu, conduit au libertinage sexuel plutôt qu'à la paisible vie conjugale et familiale: "Leurs sacrifices (fêtes religieuses) se terminent le plus souvent dans la débauche, avec des danses licencieuses, des actes de la chair (échanges de partenaires, filles offertes au premier venu, etc.⁶⁵

"Parmi les abominations continuelles dont ces infâmes font gloire de se souiller incessamment", des visiteurs notent que "les hommes ne cachent pas leur sexe: "que les femmes se contentent d'un pagne", etc.⁶⁶ En somme, les Outaouais autochtones étaient peu frileux, trop sociables, parfois amnésiques, la nuit tombée...

La tolérance et l'humour s'imposent naturellement, après coup; songeons que notre siècle connaît des zones de régression, de telle sorte qu'on ne peut jeter la pierre aux naïfs Outaouais du XVIIe siècle. Si nous vivions en Chine plutôt que sur ce continent de tradition romaine tardive, celle de la décadence, nous pourrions les censurer avec des yeux de jésuite... ou de Chinois moderne, plus strict encore.

Religion

Demandons-nous plutôt quelle "idéologie", quelle conception de l'univers pouvait sous-tendre leur conduite. Eux qui célébraient des jeux funèbres comme les Hurons et les Iroquois, étaient-ils monothéistes?

"Ils invoquent le Créateur du ciel mais ils reconnaissent aussi, comme des dieux distincts, le créateur de la terre, celui de l'hiver(!) celui des eaux ainsi que les sept esprits du vent".⁶⁸ Les bons Pères se

désolent de l'idolatrie puérile des "Algonquins supérieurs," pire que celle de leurs congénères de l'est.⁶⁹ Ils croient, à la manière des animistes et des anciens Romains, que de multiples esprits et démons mystérieux animent la nature; ils invoquent tous ceux qu'ils peuvent avant de partir en voyage ou d'entreprendre quoi que ce soit.⁷⁰

Seraient-ils trop "grossiers" pour concevoir un être purement spirituel? C'est à peu près l'opinion du père Allouez, le plus profond connaisseur des nations de la région.⁷¹

Ce n'était pourtant pas le régime alimentaire qui alourdissait les esprits: mises à part les privations fréquentes d'un peuple chasseur et pêcheur, il faut souligner le recours systématique au jeûne pour susciter des visions: "Les pères font jeûner leurs fils (et parfois leurs filles) pour les amener à voir, en songe (dans leur cerveau fiévreux) l'image d'une force de la nature (soleil, arbre, etc.) qui pourra devenir leur dieu personnel."⁷² Pour plusieurs, ce fut sans doute le...jeûne.⁷³

Quand ils peuvent faire bombance, d'autres "visions" les accaparent. "Ils célèbrent le Nouvel An par de grandes débauches"⁷⁴; ils trouvent difficile de suivre un enseignement qui paraît raisonnable, mais qui interdit des pratiques fort tentantes, comme la polygamie⁷⁵, adonnés aux plaisirs sensuels et à la convoitise matérielle, par leur pauvreté même, qui leur fait voir des "mirages" au fond des lacs, sous forme d'idoles de cuivre, par exemple, ils n'étaient guère préparés aux sermons sur la pénitence, conçus pour inciter les riches à la modération.⁷⁶

Enfin, le salut de leur âme les préoccupait: croyant en la métempsychose, ils appréhendaient une transformation en poissons. Afin de parer à toute éventualité, pour être sûrs de respecter leurs ancêtres, ils évitaient de jeter au feu les arêtes de poisson...⁷⁷ Ils croyaient aussi que les principes du salut auraient été enseignés par un prêtre barbu venu du nord, hypostase algonquine du Quetzalcoatl/Kululkan d'Amérique centrale.⁷⁸ Un homme noir, à longue barbe, - ce qui veut autant dire "étranger aux races locales, les Indiens d'Amérique étant plutôt imberbes - serait venu dans le pays kiskamon, enseigner les principes de la civilisation.⁷⁹ Peut-être faut-il rattacher cette légende au culte du soleil, astre qui semble disparaître vers le *NORD* au solstice d'hiver et dont le retour attendu a donné naissance à d'autres mythes analogues, tel celui du "Père Noël" scandinave et anglo-saxon.⁸⁰

Les Outaouais croyaient donc au Père Noël "à leur façon". Recevoir des Français, les garder pour un ou deux hivers, telle était leur plus grande joie, depuis le tout premier envoyé par Champlain en 1610, jusqu'aux derniers soldats de garnison dont le départ suscita le soulèvement de Pontiac contre les Anglais.

Une constante est à retenir: à l'opposé des Araucans du Chili,

des Charruas de l'Uruguay, des Amazoniens, des Mayas du Guatemala, des Apaches, Navajos, Iroquois et autres nations amérindiennes, bousculées par les conquérants d'Espagne, du Portugal ou d'Angleterre, les Outaouais, leur cousins Chippewas, toute la famille algonquine avec ses voisins alliés plus ou moins directs, à peu d'exceptions près, ont été des amis indéfectibles des Français et des vrais Canadiens, nos ancêtres.⁸¹ Une seule exception: les Iroquois, dont le domaine était situé hors des entreprises françaises, mais qui avaient des querelles frontalières et marcantiles avec le grand ensemble huron-algonquin-montagnais.

Achille Joyal, Ph.D.

-
- (1) On émigre vers l'ouest; on invente surtout en Europe occidentale. En Amérique, Mexico subit le nord et rayonne culturellement vers le sud, depuis au moins deux millénaires.
 - (2) Les Outaouais ou "traficants" sont connus sous différents noms.
 - (3) Le Richelieu et l'Hudson dans un cas, le haut Saint-Laurent dans l'autre.
 - (4) Par exemple celle que célèbre José Eustasio Rivera dans *LA VORAGINE* (1925).
 - (5) Lire par exemple *DONA BARBARA*, de Romulo Gallegos (1928).
 - (6) L'absence de nom collectif pour désigner la population d'Ottawa n'est pas un cas exceptionnel: Chaque peuple anglo-saxon conquérant prend le nom du pays conquis. L'appellation même d'Ottawa, (Ex.: Canadians, Americans) doit nous le rappeler.
 - (7) Rien n'empêche de supposer quelques incursions de marins scandinaves (le nord de Terre-Neuve est colonisé vers l'an 1015) ou la pénétration de tel ou tel marchand basque ou breton, même avant 1535 (Visite-éclair de Cartier à Hochelaga).
 - (8) Il est bien obligé de nous laisser savoir que les insulaires des Allumettes ont une façon plutôt cavalière de défendre leurs intérêts: lors de son séjour dans l'île, sur la route de la baie d'Hudson que lui confirmait le marin Du Vigneau, les Indiens du lieu réussissent à faire passer le Français (pourtant informé indirectement du voyage antérieur de Henri Hudson par le nord du Québec) pour un menteur, menaçant de le "lyncher". Le fait que l'humaniste et philanthrope Champlain ait cru les Algonquins plutôt que son compatriote en dit long sur le parti pris du grand homme en faveur des indigènes, à l'opposé des conquistadors espagnols. Il avait lu Las Casas!
 - (9) Sagard-Théodat, G., *LE GRAND VOYAGE AU PAYS DES HURONS*. Montréal, H.M.H, 1976, (LIII, 268 p.) ch. 357-359.
 - (10) Ibidem, 365.
 - (11) Un exemple pittoresque: le chef Tessouat II, dit "le Borgne de l'île". En feuilletant la notice du *DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA*, vol. 1, on apprend que, "terreur de toutes les nations, même de l'Iroquois, "le Moshé Dayan de l'époque, était hostile aux Indiens convertis (ex. 1640-41, à Sillery, puis à Trois-Rivières, malgré son catéchète, le père Buteaux) on sait qu'il se convertit en 1643, mais devint l'allié d'un apostat, Pigarouich, en l'année suivante; qu'il suivit une politique "branlante" entre Français et Iroquois, de 1648 à 1648, bloquant le passage des Hurons réfugiés en 1650, malgré les Français; bref qu'il donna "du fil à retordre" à ses alliés, jusqu'à sa mort en 1654.
 - (12) Où "Quieunontatetonons", si l'on veut un synonyme... (ch, 366).
 - (13) Même si la Nouvelle-France, réplique *VOULUE* de la Nouvelle-Espagne vieille d'un siècle et plus, ne comptait qu'une cinquantaine d'Européens en 1623, elle était forte de 50,000... alliés amérindiens (M. Trudel, Introduction à *SAGARD*, 1976, p. IX.) On comprend la surprise du récollet et si l'on songe qu'il avait toujours eu affaire à des Amérindiens de l'est, habitués depuis près d'un siècle (1534-) à la civilisation française, peut-être même évangélisés depuis le Groenland à partir du XIIe siècle (Voir le *DICTIONNAIRE BIOGRAPHIQUE DU CANADA*, Vol. 1, Appendice, art. Eric Gnutsson.) Chose certaine, les "Acadiens" autochtones étaient les plus accueillants des indigènes du Canada, sinon du continent tout entier.

- (14) On peut suivre l'itinéraire sur la carte, par sections: ch. 347, Mattawa; 362, Hull; 364, Ottawa-Rockliffe, etc; on peut le suivre à l'aller, ch. 4 + suiv., à partir du "Cap Victoire", à l'embouchure de l'Outaouais.
- (15) *RELATIONS*, 1636, XI, p. 65, (Sauf indication contraire, les passages des *RELATIONS* sont cités d'après l'édition Imwaites; la tomasion en chiffres romains y renvoie, suivie de la pagination en chiffres arabes, ex. 1636, XI, p. 65.)
- (16) *Ibid*, 1635, p. 25.
- (17) *Ibid*, 1640, X, p. 34.
- (18) *RELATIONS*, 1637, p. 75.
- (19) Les Anglo-saxons n'ont pas inventé l'astuce verbale de l'envahisseur: "C'est mon territoire; je vous défie de prouver le contraire". La différence tient à ce que les uns imposent leur nom comme les Espagnols au Mexique (Nouvelle-Espagne) tandis que les autres prétendent être les vrais habitants (Afrique du Sud, Australie).
- (20) "Ils avaient d'abord habité le lac Huron, mais ils avaient cru bon de remonter vers le nord, par crainte des Iroquois" (*Relations*, 1667, VIII).
- (21) *RELATIONS*, 1654, 9, et 1656, 17.
- (22) *RELATIONS*, 1670, 78.
- (23) Ils sont parents des Missisauagas et des Cris du nord du lac Supérieur, ainsi que des Illinois et des Miamis, près du lac Michigan, tous Ojibways.
- (24) D.B.C., I, p. 15-16.
- (25) D'après F. Parkman, *JÉSUITES IN NORTH AMERICA*, II, p. 251.
- (26) *RELATIONS*, 1660, 6 (Ed. 1972, 5, p. 29.)
- (27) Pour compléter l'analogie, signalons que la menace étrangère était située au sud...
- (28) *RELATIONS*, 1665, III.
- (29) Pensons à la descente des Hurons, dits Wyandots, sur l'Oklahoma: des Outaouais les y ont rejoints.
- (30) Les Kiskakons, Sinago, Sable et Nassauakuetons forment les quatre principales ramifications du clan; d'autres Indiens se font passer pour des Outaouais, pour en imposer aux "barbares", ou étrangers à ce "Commonwealth", notamment dans la baie de Saginaw, au sud-ouest du lac Huron. En français: Coupe-queue, Écureuils blancs, Sable, Gens de la fourche.
- (31) Sagard, op cit. ch V, 109 (Ed. 1976, p. 74). Les Outaouais, déjà tolérants avec les autres groupes algonquins, Chippewas, Potawatonis, Monominés, etc., ont fait de leur mieux pour amadouer les astucieux Hurons.
- (32) Éphémère dans l'est au XVIIe siècle, mais qui allent conserver la primauté dans sa région jusqu'au XVIIIe siècle au moins; le célèbre insurgé des années 1760, Pontiac, était de la famille.
- (33) 1654, IV (Ed. 1972, 4, p. 9) On devine aisément l'origine française de cette mode, unique chez les indigènes de l'époque. Décidément, la "visite" européenne avait fait une grande impression sur la grande parenté autochtone, surtout depuis le passage mémorable de J. Cartier à Hochelaga en 1535 (Voir les *VOYAGES* de Cartier).
- (34) *RELATIONS*, 1656, 15 (Ed. 1972, 5, p. 40-41) Peut-être n'ont-ils commencé à se déplacer qu'après 1650, entraînés par leurs invités hurons.
- (35) Les Hurons avaient péri victimes de leur trop grande fierté. C'était eux qui reprochaient à leurs voisins outaouais leur grossièreté, par exemple leurs manières rudes avec leurs femmes et leurs enfants, de sorte que les Outaouais orgueilleux pouvaient prévoir leur propre décadence aussi.
- (36) *RELATIONS*, 1660, 6 (Ed. 1972, vol. 5, p. 29).
- (37) Ce régime de nerveux, ignorant le principe de l'étape, avait déjà surpris le père Brébeuf, mais il s'y était adapté, réservant ses commentaires pour les lecteurs des *RELATIONS*.
- (38) Même réflexe de crainte superstitieuse chez les anciens Saxons d'Angleterre: de "grammaire", ils ont fait "glamour", fascination, mystification, voyant écrire les clercs normands.
- (39) *RELATIONS*, 1660, 8. (Ed. 1972, p. 38).
- (40) *RELATIONS*, 1669-1670, LIV, p. 135. On comprend leur mouvement à la lumière du précédent huron: les hôtes des victimes de 1649 redoutaient le "mauvais sort" apparemment causé par les jésuites, dont la présence avait coïncidé avec les raids exterminateurs des Iroquois.
- (41) 1671, p. 25, éd. 1972.
- (42) *Ibid*, ch. II.
- (43) *RELATIONS*, 1665, ch. III.

- (44) Ibid, 1656, 16.
- (45) Voir la biographie de Kondiaronk, chef huron intrigant, D.B.C., II, p. 334-337.
- (46) *RELATIONS*, 1671, p. 27-28, ed. 1972.
- (47) De Père, un monument lui fut élevé en 1899.
- (48) *RELATIONS*, 1667, III.
- (49) Pour une biographie, voir Rochemonteix, *LES JÉSUITES ET LA NOUVELLE-FRANCE AU XVII^e SIÈCLE*, II, p.353 et Garraghan, Gilbert J. *THE FÉSUIITS OF THE MIDDLE UNITED STATES*. New York, 1938, 3 vols.
- (50) *RELATIONS*, 1667, II, ch.284. Le père Ménard avait connu un voyage de 6 semaines, rempli de difficultés: *RELATIONS*, 1663, 8 (p. 17, 1972).
- (51) Ibid, 1656, 14. (5, p. 38-39, éd. 1972) N'empêche qu'ils en "perdaient" parfois quelques-uns par ci par là, tel le père Ménard, disparu en forêt à l'est du lac Supérieur.
- (52) On peut comprendre le sens profond de l'accueil, par un peuple handicapé par l'ignorance et la superstition sanguinaire, d'un mystérieux étranger pacifique, en lisant le *QUETZALCOATL* de J. Lopez Portillo y Pacheco (1976) qui fut président du Mexique.
- (53) *RELATIONS*, 1667, V (Ed. 1972, p. 13). C'est un témoin oculaire qui parle.
- (54) Elles pratiquent pourtant un minimum d'hygiène, autant par superstition que par raisonnement, sans doute; par exemple le retrait en des cabanes éloignées pendant leurs règles.
- (55) Exemple assez cru, rapporté par Douville et Casanova dans *LA VIE QUOTIDIENNE CHEZ LES INDIENS DU CANADA*, Paris, Hachette, 1967. Il faut dire que ce livre à sensation est parsemé d'inexactitudes, notamment sur les Outaouais, situés sur la grande rivière, alors qu'ils vivaient plus à l'ouest.
- (56) Auteur des *NOUVEAUX VOYAGES DANS L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE*, (1703) oeuvre de propagande personnelle sous une apparence ethnographique.
- (57) *RELATIONS*, 1667, III, (p. 10, ed. 1972).
- (58) Ibid, 1663, 8 (p. 17, ed. 1972).
- (59) Loc. cit, p. 2-3.
- (60) Ibid, p. 3.
- (61) *RELATIONS*, 1666-69, LII, p. 202-204; 1669 ed. 1972, p. 18.
- (62) Voir Denys Delage "Conversion et identité: le cas des Hurons et des Iroquois" (1634-1664), dans *CULTURE*, 2, 1, (1982) p. 75-82.
- (63) C'est-à-dire, au XVII^e siècle, orgueilleux et arrogant.
- (64) *RELATIONS*, 1663, 8 p. 20, ed. 1972. C'est la réaction du capitaliste face au visiteur syndiqué; celle des policiers des régimes dictatoriaux face à un visiteur démocrate.
- (65) Ibid, 1666-67, L 290 et LI, 20.
- (66) Sagard, op. cit., Ch. IV, 78.
- (67) Voir la-dessus Nicolas Perrot, bon connaisseur des Outaouais, *MÉMOIRE SUR LES MOEURS, COUTUMES ET RELIGION DES SAUVAGES DE L'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE*, et les écrits du père Lafiteau.
- (68) Raguenaud, *HISTOIRE DES HURONS*, 1648, ch. 77.
- (69) *RELATIONS*, 1632, V, 34; 1639, XVI, 198; 1647-8, XXXIII, 211-215 etc.
- (70) Les jours de tempête, ils lanceront des quantités de pétun (tabac) dans le lac Supérieur, pour...le calmer. Chose curieuse, ils lui sacrifient aussi des chiens, (1667, ed. 1972, p. 12).
- (71) *RELATIONS*, 1666-67, L, 285 et 289; L1, 45: 1669-1670, LIV, 220-222.
- (72) Ibid, ed. 1972, p. 81.
- (73) Voir Paul RADIN, "Ojibway and Ottawa puberty dreams", in Essays, in anthropology presented to A.L. Kroeber, Berkeley, Californie, 1936, p. 233-264.
- (74) Ibid, 1667, VI.
- (75) Ibid, 1667, ch. II, (Ed. 1972).
- (76) Voir T.L. ALTHERR, "Flesh is the paradise of a man of flesh...", in Canadian Historical Review, LXIV, 2 (juin 1983), p. 267-276.
- (77) 1667, ed. 1972, p. 12. C'est un cauchemar pour le pêcheur Outaouais!
- (78) Les Iroquois avaient l'équivalent, avec leur roi prêtre Dekanaouideh, fondateur mythique de la confédération des Cinq-Nations, événement daté vaguement du milieu du XV^e siècle. Infiltrations groenlandaises?
- (79) *RELATIONS*, 1665, III, (Ed. 1972, p. 8.)
- (80) Le culte du soleil est attesté: *RELATIONS*, 1667, V, (Ed. 1972, p. 13).

(81) À l'exception naturellement, des relations commerciales: l'argent n'a pas d'odeur, ni de couleur nationale. Des Outaouais descendirent au sud du lac Érié, vers 1745-50, pour s'approvisionner chez les plus forts...

L'OUTAOUAIS SINISTRE

O sinistre Ottawa, combien de sombres drames
Dieu n'a-t-il pas écrits dans le pli de tes lames
Et sur les flancs rugueux de tes âpres récifs!
Dans les ombres du soir, combien de cris plaintifs,
Combien de longs sanglots, combien de plaintes vagues
Ne se mêlent-ils pas aux clameurs de tes vagues?
Ah! c'est que, sous tes flots et dans les sables mous,
Bien des corps délaissés dorment dans tes remous!
Ceux-là n'ont pas même eu leurs quelques pieds de terre;
Leur linceul est l'oubli, leur tombe est un mystère.
Jamais, au fond des bois, le touriste rêvant
Ne lira leurs adieux sur le bouleau mouvant;
Et, le soir, au foyer, nulle voix printanière
Ne mêlera leurs noms aux chants de la chaumière,
Pour eux nuls souvenirs, nul bruit de pas aimés...
Dans vos tombeaux errants, pauvres perdus, dormez!

Louis Fréchette
Ottawa, novembre 1866

POÉSIE DU TEMPS JADIS MLLE BÉBÉ

Dix mois déjà ... bientôt un an
Ah! comme vite on devient vieille!
Avec joie, elle dit: maman;
Son regard de tout s'émerveille.

Elle gazouille, en se roulant
Au réveil, dans son gai domaine;
Un gentil berceau rose et blanc;
Il faut alors qu'on la promène.

À prendre son petit pied nu
Souvent on la trouve occupée;
L'air grave, attentif, ingénu,
L'enfant croit tenir sa poupée!

Dans le jardin, l'après-midi
Quand la jeune mère travaille,
Bébé, sur un sein rebondi
S'abrite et dort comme une caille.

On embrasse son cou, sa main
Douce, mignonne et potelée,
Est-on triste? elle rit, - soudain
Voilà l'humeur sombre envolée!

Un jour, bébé, tu rougiras
Tes vingt ans auront leur poème,
Car quelqu'un te dira tout bas:
"Mademoiselle, Je vous aime!"

Chère fillette, en attendant,
Grise-toi de lait, de tendresse;
Montre nous ta première dent,
Et soit prodigue de caresses.

Auteur anonyme
Le journal LE SPECTATEUR,
mardi, 23 juillet 1889



Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec Inc. Dépôt légal, 4ième trimestre 1984. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque du Canada.

Asticou, Cahier nos 1 et 2 (deuxième impression): \$1.00

Asticou, Cahiers nos 3-8: \$1.00 chacun.

Asticou, Cahier no 9: \$2.00.

Asticou, Cahier double nos 10-11:

"La presse québécoise et hulloise d'expression française" \$2.00.

Asticou, Cahier no 12

"Buckingham 1906" (deuxième impression): \$2.00.

Asticou, Cahier no 13: \$2.00

Asticou, Cahier no 14: \$2.00

Asticou, Cahier no 15: \$2.00

Asticou, Cahier no 16: \$2.00

Asticou, Cahier no 17: \$2.00

Asticou, Cahier no 18: \$2.00

Asticou, Cahier no 19: \$2.00

Asticou, Cahier no 20: \$2.00

Asticou, Cahier no 21: \$2.00

Asticou, Cahier no 22: \$2.00

Asticou, Cahier no 23: \$2.00

Asticou, Cahier no 24: \$2.00

Asticou, Cahier no 25: \$2.00

Asticou, Cahier no 26: \$2.00

Asticou, Cahier no 27: \$2.00

Asticou, Cahier no 28: \$2.00

Asticou, Cahier no 29: \$2.00

Asticou, Cahier no 30: \$2.00

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1968, \$3.00.

N.B.: - Tous les prix indiqués ci-dessus sont sujets à changement sans autre préavis.

- Également disponible en série complète (1 à 21) pour \$30.00.

Jacques Gouin, *William Henry Scott ou le destin romanesque et tragique d'un rebelle de 1837*, Hull, S.H.O.Q., 1972, (nouv. éd. augm. d'un chapitre inédit, Hull, S.H.O.Q., 1980, 40 p. \$3.00)

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais*, Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: \$4.95.

Lucien Brault, *Aylmer d'Hier/ Yesteryear*, Aylmer, 1981, 272 p. \$12.00.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945)*. Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 P.: \$9.95.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Hull, S.H.O.Q., 1977, 100 p.: \$3.50.

Joseph Jolicoeur, *Histoire anecdotique de Hull*, Tome II, HULL, S.H.O.Q., 1979, 117 p.: \$4.00.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q., C.P. 1007, Place du Portage, Hull, Québec J8X 3Z2 et dans toutes les bonnes librairies.

\$2.00 dollars